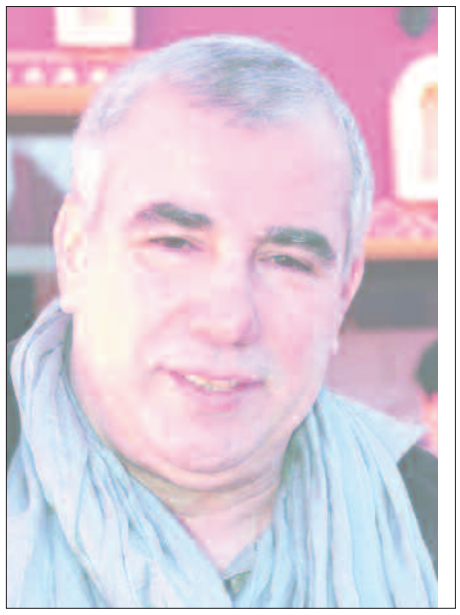
Le Soir
PANORAMA

DE-CI, DE-LÀ !

Le nuage radioactif de la bombe atomique française ne m'inquiète pas outre mesure, comme je suis inquiet par le nuage radioactif qui s'ensuivra après l'élection présidentielle d'avril prochain. Les dégâts de l'un et de l'autre sont, de toute façon, mortels… Mon ami, toujours le même, celui à qui j'inflige ma présence chaque matin, lui qui a la prétention de dompter le temps qui passe, il l'affirme haut et fort, intervient derechef et m'interdit presque de continuer sur ma lancée. Tu as mal démarré ton texte, les journaux sont anxiogènes en ce moment, une femme enterrée vivante ici, une casemate détruite là-bas, un hold-up, un enlèvement, une grève à l'éducation nationale qui n'arrête pas de se débattre, des suicides… Tu veux en rajouter une couche sinistre ? marmonne-t-il. Ecris-nous quelque chose de gai, positive un chouia, ya kho ! Et si, en fin de compte, il avait raison ? Et si nous trempions nos plumes dans l'encre de la joie, que nous parlions de fleurs, de mer radieuse, de montagnes altières et de désert ensorcelant ? Sauf que ya hbibou, je ne t'ai jamais empêché de décoder, chaque matin, ta grille de mots croisés, comme je ne t'ai jamais empêché de ruminer, tout seul, comme lors d'une gueule de bois, sur ton fauteuil bringuebalant, comme si tu devais présider la commission de surveillance des élec… O pardon ! je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à ce qui nous attend cet avril à venir. Puis laisse tomber tes mots fléchés et viens voir la photo de lycée que j'ai dégotée auprès d'un camarade avec lequel j'ai usé le fond de ma culotte.

Là, nous sommes en seconde L du lycée Amirouche. Le vrai ! Pas le polyvalent, tombé en ruine, des ruines dues à un mauvais choix de terrain. Mouloud Feraoun a fait ses classes dans cet établissement ; à l'époque, ce fut un collège supérieur. Enfin, quelque chose de ce genre. Il en a fourni des cadres ce lycée, transformé plus tard en lycée de jeunes filles, la mixité fait peur dans notre pays, et porte le nom de Fatma N'Soumeur. L'héroïne, bien sûr ! Au passage, je te fais remarquer qu'aucun établissement ne porte le nom de Si Mohand Ou M'hand, le poète errant aux semelles de feu. Un oubli, dis-tu. Peut-être ! Et s'il s'agissait d'autre chose ? Pardon, je politise tout. Regarde, tu vois ce jeune homme, sapé comme un jeune premier, il était interne (il y avait un internat, à l'époque, et des pions de jour comme de nuit). Il débarqua de Palestro, pardon de Lakhdaria. Je me rappelle bien de la noblesse de son port de tête, un peu retiré du groupe, mais toujours aimable et souriant. Il aurait fini avocat, selon mes informations. A sa droite, tu vois, ils sont cinq lycéens, côte à côte, liés dans la vie et dans la mort. Oui, ils nous ont quittés les cinq. Curieuse la vie, non ? Le blonblon, avec un regard rieur, c'est Mohamed B., un furieux de la plume qui aurait pu faire carrière dans la presse, je le voyais comme écrivain, personnellement. Il taquinait la muse. Il aimait Rimbaud, j'aimais Baudelaire, question de tempérament, me disait-il, du temps où notre adolescence crânait son insouciance, crinière au vent. Mohamed B. a fini banquier, lui qui «alexandrinisait» ses amours adolescentes. Remarque, Kafka était clerc de notaire, je crois. Wagi, regarde-le bien, oui, celui à la mèche prononcée, Hanafi de son prénom, il habitait Boukhalfa, une banlieue de Tizi, a tenté des études en France après le bachot, à Lille, si ma mémoire est bonne. Il avait pas mal réussi. Je me rappelle de sa gentillesse légendaire, de sa douceur et de sa vive intelligence. De retour à la maison, pour quelques semaines de congé, un accident de mobylette, eh oui un deux-roues ! et c'en est fini d'une vie, d'un rêve, d'un espoir, d'un camarade. Son frère m'avait appris son décès des années, plus d'une vingtaine, après. Ce beau brun, c'est Nacer. Je le revois de temps à autre. Retraité de l'éducation nationale, il a enseigné la langue anglaise dans un lycée de la ville. Il a, aussi, tenté Paris, ses lumières et ses galères, juste après le bac, dans les années soixante-dix. Lui a préféré rentrer, un petit chez-soi vaut mieux qu'un grand chez les autres. On n'est jamais définitivement intégré, je pense. Déjà que chez nous, des fois, on se sent étranger, apatride au-delà de toute nation. D'accord, j'arrête mon char, je continue de titiller ma mémoire, pour m'éviter d'écrire une chronique sur les pieds nickelés. Attend, ce blondinet, élancé, aux yeux clairs, s'appelle Arezki I. Il vit, en ce moment, aux States. En Amérique, oui ! Que fait-il ? Je n'en sais rien. Je me rappelle qu'il parlait l'anglais à merveille au lycée. Bernier, notre prof de langue, en sait quelque chose. Il était le seul à lire des romans anglophones. Puis, autant que je me souvienne, il excellait dans toutes les matières. A-t-il eu le prix d'excellence ? Je crois. J'ai cru comprendre qu'il était de retour à Tizi, dernièrement. C'était une fausse information. Dommage ! Des proches m'ont affirmé qu'il n'a jamais remis les pieds en Algérie, depuis soixante-dix. Il n'est pas le seul, Amar H., excellent peintre, portraitiste, aussi, se trouverait en Thaïlande depuis la même année, ou presque. Le cadre du colonel Amirouche, ornant le vestibule du lycée éponyme, a été réalisé par cet artiste. Et d'autres. Et d'autres. Nous étions une trentaine, voire plus, en classe. Mixte, non ? Les filles, on les voyait de loin, dans une gestuelle platonique. Si Yahia est à Toulouse. Sid-Ali se trouvait à Paris. Idir R. est cardiologue à Tizi. Mouloud B., un ancien des finances, coule une retraite paisible chez lui. Et d'autres. Et d'autres. Djaffar O. est neurologue à Alger. Mohamed B. sirote toujours son thé à la menthe dans le même café maure de la ville. Omar C. perpétue la tradition familiale de l'amour du livre. Nous avons tous eu des fortunes diverses, les uns et les autres. Boualem M., je l'ai croisé dans une caserne, à Blida, au moment de notre service militaire ; nous comparions, ce jour-là, nos boules à zéro respectives. Et d'autres. Et d'autres. Nous nous croisons, parfois, au gré du ressac de la vie, des sautes d'humeur du hasard et du rappel tyrannique de la mémoire. Nous nous croisons, sans plus. Le lycée Amirouche, je te le rappelle, fut une institution, avec ses règles, ses us et coutumes, et ses traditions. Deux surgés les appliquaient, sans rechigner. Un couple dissemblable, improbable, mais sympathique. Surtout avec le recul, n'est-ce pas Docteur Boudarène, un autre «amirouchien» ? Cheikh Belkacem et cheikh Maachou, on les appelait ainsi, et pas autrement. De vrais cheikhs, portés sur l'éducation, ayant en vue l'avenir de leurs élèves. Pas ces cheikhs new look, made in lekhlayae. Belkacem avait la bosse des maths et Maachou, celle des sciences nat'. Ils prenaient la craie, en cas de besoin. Un jour, cheikh Belkacem est venu inspecter notre rangée, avant de rentrer en classe, une rangée de bidasses en folie, il faut se l'avouer. Précipitamment, on a redressé les lignes, si j'ose dire. Notre surgé, l'œil furibard, s'approcha de nous et fixa deux camarades, l'un portant un bouc et l'autre une chevelure abondante. Hiératique, cheikh s'adressa à eux par leur nom (nos deux surgés connaissaient leurs élèves nominativement, un exploit !) : «Hamid H. tu me feras le plaisir de raser ton bouc ; et toi, Sid-Ali F., tu iras rendre visite à un coiffeur, ou demain, tu te ramènes avec une robe.» Ce qui fut fait dès le lendemain ! Cheikh Meguenni quittait rarement son bureau de censeur, quand il le faisait, c'était pour une raison impérieuse ; mais il avait à l'œil l'ensemble du lycée, tout le lycée. Si, par malheur, vous vous trouvez dans son bureau, convoqué par ses soins, le quart d'heure ne sera pas seulement mauvais, il sera cauchemardesque. Puis, il y avait les pions qui faisaient leur loi, leur discipline, chacun avec son caractère, ses tics et ses soucis du moment. Ils étaient nos aînés et nous aidaient, souvent, à faire nos devoirs, gentiment, sans se faire prier. En classe de permanence, gare au perturbateur, les consignes pleuvaient. Huit heures de colle est une punition qu'on n'oublie rarement. Têtes baissées, cahiers et livres ouverts, les «permanents» (?) bûchaient à n'en plus finir, qui pour les compos, qui pour le bac, qui pour le brevet. Ainsi se tissait la vie de lycéen de mon temps ! Autre époque, autres mœurs ! Qu'en est-il maintenant ? Je ne sais pas trop. Si, je dirai que c'est à l'image du reste. Voilà, mon ami, je t'ai servi ma mémoire dans une gestuelle nostalgique, à la démesure de mon «scepto-désespoir». Je «néologise», c'est mon droit. Chacun y va de sa ratatouille, de toutes les façons, dans la grande khaïma Algérie. Alors, de-ci, de-là, autant en emporte l'oubli. Ou la mémoire humaine, puisque celle-ci est bougrement oublieuse. Tu vois, j'ai réussi à ne pas parler ni des élections, ni de la grève scolaire, ni de la 3 G, ni de mes lectures, ni du poème qui s'annonce, ni de la versatilité du climat, ni des angoisses qui blanchissent mes nuits, ni des amis que je ne reverrai plus jamais, ni du futur Président, ni des divagations de certains de nos politiques. J'ai tenu parole. Mais je ne promets rien pour la prochaine chronique.

Y. M.



Youcef Merahi
merahi.youcef@gmail.com

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

La Grande Poste !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

Saâdani s'astreint à une obligation de réserve. En même temps, Amar dans une…

… Réserve, c'est dans l'ordre naturel des choses !

Je serais presque gêné de broder, de tresser des vannes autour de la missive de Hamrouche. Eh oui ! Quelque part, c'est impoli de commenter une bafouille qui ne vous est pas destinée. Mais, en même temps, j'estime avoir fourni tellement d'efforts pour la lire, pour tenter d'en déchiffrer les clefs, pour chercher à en décrypter les codes complexes et pour m'essayer à des interprétations sur la base d'algorithmes hyper-compliqués que je pense avoir gagné de haute lutte le droit de vanner l'homme qui s'est fait réformer pour délit de «démocratie délinquante». Remarquez, je pouvais aussi faire comme tous les gens sensés, sages et philosophes. Me contenter de voir la lettre passer par-dessus ma tête, sans tenter de l'ouvrir, encore moins de la lire. C'est pas joli de zyeuter une lettre qui ne vous est pas adressée. Encore moins d'en ouvrir l'enveloppe. Il n'y a aucun scandale à reconnaître que le ciel d'Algérie est en ce moment partagé. Partagé entre le beau soleil qui y titille nos envies de vacances et de repos, quelques nuages qui font de la résistance et des masses importantes de lettres qui fulgurent tels des éclairs, lesquelles veulent sûrement dire quelque chose, ont un sens, mais pour leurs rédacteurs et leurs destinataires, pas pour nous ! Ça donne des situations plutôt cocasses. Et dès que ça en devient cocasse, moi, je ne peux me retenir. Jugez-en ! Entre Saâdani qui jure à qui veut l'entendre — c'est-à-dire 48 mouhafedh soumis à la torture — que la dernière lettre de Abdekka ne lui était pas adressée, et Hamrouche qui rédige une demande d'emploi à l'encre sympathique, destinée assurément à ceux qui ont le révélateur infaillible à cette encre-là, il y a Belayat qui griffonne nerveusement demande sur demande de tenue d'une réunion de redressement des redresseurs et qui les dépose en poste restante. Cette profusion de missives, si elle ne rend pas plus solides les tunnels-gruyère de Ghoul, n'en dénote pas moins une vertu que l'on pensait perdue chez nos dirigeants. Quand la marmite se met à bouillir et que s'en dégagent petit à petit les senteurs du prochain repas, ils redécouvrent soudain l'endroit oublié où ils avaient rangé leurs stylos ! Ils mettent enfin la main sur la vieille rame jaunie de papier 21/27. Et ils noircissent tout ça ! Mais, attention ! Entre eux. Juste entre eux. Ce courrier est à usage interne. Il suit un cheminement particulier. Dans des sortes de tuyaux, des tubes dont nous ne soupçonnons même pas la nature ni la longueur. Grossièrement dit : le régime, entre actuels et ex, s'écrit des lettres. Laissons-leur le temps de les lire. Puis éventuellement d'y répondre. Ou pas, d'ailleurs. De toutes les façons, le courrier, c'est une affaire privée. On peut juste constater de manière sobre et pondérée que l'Algérie a pris soudain des allures de «Grande Poste» ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.